

M. le Professeur JOUBIN présente et offre pour la Bibliothèque deux nouvelles feuilles des Cartes indiquant les *Gâteaux de Coquilles comestibles de nos côtes*.

COMMUNICATIONS.

LE JARDIN DU ROI EN 1822,
D'APRÈS UNE FACÉTIE RARE ET PEU CONNUE,
PAR M. ED. BONNET.

Le hasard, qui favorise quelquefois les collectionneurs, m'a permis d'acquérir récemment une petite brochure rare et peu connue, dont je me propose de donner ici une brève analyse et de transcrire quelques extraits.

Assurément, cette Notice n'aura ni l'importance ni l'intérêt scientifiques des communications qui sont habituellement insérées dans ce Bulletin ; mais mon excuse sera dans le précepte médical, imité de l'École de Salerne :

Interpone tuis, aliquando gaudia curis.

Cette brochure, de format in-12, ne contient que 15 pages, y compris le titre :

LA DESCRIPTION DU JARDIN DU ROI, || en vaudevilles. || Ouvrage destiné à charmer la capivité de Martin. || Par Boniface LE FLANEUR, Membre de plusieurs Sociétés de Bêtes. || A Paris, Chez l'Auteur, rue aux Ours, 1822.

Au milieu de la quinzième et dernière page, en grande partie restée blanche, on trouve le nom de l'auteur, caché sous le pseudonyme assez transparent de «REBUA» qu'il suffit de lire de droite à gauche pour obtenir : AUBER.

Quel était cet Auber? c'est ce que je n'ai pu élucider, le titre de sa brochure, aussi bien que son nom et ses pseudonymes, ne figurant ni dans le *Dictionnaire* de Barbier, ni dans les *Supercherries littéraires* de Quérard.

Quant à Martin, dont il est question dans le titre, il s'agit de l'Ours, premier de ce nom, dont les gambades et les grâces un peu lourdes faisaient alors la joie des badauds et des enfants.

Dans cette facétie, l'auteur, après un court préambule, nous promène successivement à travers les différentes parties du Jardin du Roi en consacrant à chacune et aux différentes collections qu'elles renferment, une description rimée, sous forme de couplet, adapté à l'un des airs en vogue à cette époque.

Voici d'abord l'École de Botanique, le carré des plantes utiles et le Jardin fruitier, avec un mot galant pour les dames :

Ce Jardin est fort beau, mais
Quelque chose me tourmente,
Pourquoi l'Arbuste ou la Plante
N'ont-ils pas des noms français?
Là l'Oignon, la Ciboulette,
Le Persil et la Sarriette,
Le Cerfeuil et la Civette,
La Barbe de Capucin,
Le Chou-fleur et la Salade,
L'Artichaut à la poivrade,
Le Mouron et le Plantin,
Ont tous des noms en latin ⁽¹⁾.

On y cultive avec soin
Mille Graines étrangères,
Ici le Seigle, le Foin,
Là des Plantes potagères;
Les simples pour les malades,
Puis tout comme dans nos camps,
Les Lauriers et les Grenades,
Tout ça pousse en même tems.

Ah! que la Pomme est commune
Dans ces jolis vergers là :
Pâris sur le mont Ida,
Entre la Blonde et la Brune,
N'en a pu présenter qu'une;
Ici, dit un Jardinier,
En emplissant son panier,
Ce fruit, malgré l'abondance,
Serait bientôt récolté,
Si la Pomme étoit en France
Le seul prix de la beauté.

De là nous passons dans la Ménagerie qui abrite un Lion, une Hyène, un Couguard, un Léopard, un Jaguar, des Ours blancs, un

Tigre léger
Venant d'Alger,

erreur de géographie zoologique nécessitée par la rime, à moins, cependant, qu'il ne s'agisse de l'un des grands carnassiers à pelage tigré et

⁽¹⁾ On lit au bas de la p. 4 la Note suivante : « Cette remarque n'est plus exacte, beaucoup de plantes ont maintenant (1822) leurs noms en latin et en français ».

moucheté auxquels on a donné quelquefois, à tort, le nom de Tigre, et l'auteur s'adressant à ces fauves leur dit :

En voyant votre résidence,
Au moins vous avez pu juger
Qu'en France on traite l'Étranger
Avec magnificence.

A l'époque où Auber rimait ses couplets, la Ménagerie possédait deux Ours bruns, Martin, le plus ancien et le plus célèbre, et Colin, beaucoup moins connu.

Contemplez donc la triste mine
Que nous fait ce pauvre Martin,
On voit que le chagrin le mine,
Et je lui trouve un mauvais teint;
Vraiment il faut être de marbre,
Pour ne pas déplorer son sort,
J'aimerais autant qu'il fût mort,
Puisqu'il ne monte plus à l'arbre.

Il paraît qu'en 1822, comme au temps du bon Lafontaine, les bêtes parlaient, car Martin, s'adressant à son collègue Colin, lui explique en ces termes les causes de sa tristesse :

O le meilleur de tous mes camarades,
Te souvient-il de mon bonheur passé!
Te souvient-il des nombreuses cascades
Que je faisais jadis en mon fossé :
Et quand parfois je cessais mes bamboches,
Pour ranimer mon courage abattu,
En pleuvait-il des gâteaux, des brioches,
Dis-moi Colin, dis-moi, t'en souviens-tu?

Et Colin lui répond sur le même air :

Toi qui souvent lassa la patience
De cent badauds, témoins de tes ébats,
N'as-tu jamais chargé ta conscience
De petits pains que tu ne gagnais pas?
Te souviens-tu des nombreuses victimes
Que tu croquas jadis à l'impromptu,
Et du plus noir, du dernier de tes crimes,
Dis-moi, Martin, dis-moi, t'en souviens-tu?

Une autre curiosité était alors un tout jeune Éléphant que la Ménagerie venait de recevoir :

On sait que depuis peu de tems,
Il est débarqué dans la France,
Qu'il est encore dans son printems,
De plus, orphelin sans *défense*,

Si vous aimez un bel enfant,
Venez, venez voir l'Éléphant.

Je passe sous silence la description des parcs des ruminants, des chiens de Terre-Neuve, de la Volière, de la Singerie et du Cabinet d'Anatomie dont

La porte-cochère est pleine
Des débris d'une Baleine.

Laissons l'auteur monter seul au Labyrinthe, mais suivons-le à l'Amphithéâtre et dans l'Orangerie :

Ne vois-je pas l'Amphithéâtre,
Le beau bâtiment que voilà !
Comme à la porte d'un théâtre,
On affiche ce qu'on voit là.
Lundi, mardi, cours de Physique,
Mercredi, cours de minéraux,
Jeudi, les serpens, les oiseaux,
Vendredi, cours de Botanique,
Samedi, l'on disséquera

J'aperçois l'Orangerie,
Ah ! quel coup-d'œil enchanteur ;
Ici la Datte murie,
Plus loin, l'Orange est en fleur.
Que d'arbres de chaque espèce,
Voici des Citrons sans jus,
Qui, dit-on, coûtent la pièce
Environ deux mille écus.
Avec peine tout végète,
Et sous ces riches abris,
Le jeune Arbrisseau regrette
Le soleil de son pays.

Le dernier couplet, qui, par sa longueur, constitue à lui seul un petit poème, énumère les diverses collections de zoologie, minéralogie, géologie et paléontologie réunies dans ce qu'on appelait alors le Cabinet, c'est-à-dire le bâtiment en bordure de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire, aujourd'hui désaffecté, et Auber termine sa description par ces deux vers qui servent d'épigraphe à sa brochure :

Pour classer autant de bêtes,
Mon Dieu qu'il fallait d'esprit !

NOTICE SUR A. BONHOURS, GOUVERNEUR DES COLONIES,
CORRESPONDANT DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,

PAR M. CH. GRAVIER.

Le 30 janvier dernier, une courte note parue dans le *Temps* annonçait la mort si douloureusement imprévue de M. Bonhours, Lieutenant-Gouverneur de la Cochinchine, Correspondant du Muséum d'histoire naturelle, décédé à Saïgon, quelques jours à peine, hélas! avant son retour en Europe.

Alphonse Bonhours était né à Nîmes le 2 juillet 1864. Après avoir fait d'excellentes études au lycée de Versailles, il entra à l'École de Droit. Tout jeune encore, — n'ayant pas vingt ans, — il devint Secrétaire à la Conférence des Avocats. Son stage au barreau fut de courte durée, mais marqué par un véritable coup d'éclat. Doué d'un rare talent de parole, d'une force de persuasion entraînante, il remporta dès son début un succès retentissant dans une affaire de faux-monnayeur. Dans sa grande modestie, il s'excusait presque de cette victoire qu'il cherchait à expliquer par un ensemble de circonstances fortuites et heureuses.

En 1891, M. de Lanessan, nommé Gouverneur général de l'Indo-Chine, l'emmena avec lui et lui confia la direction de son Secrétariat particulier. C'est là que Bonhours apprit à connaître cet Extrême-Orient auquel il était si attaché et qui devait le tuer! Il en parlait toujours avec enthousiasme : l'Indo-Chine, qu'il parcourut alors entièrement, était restée sa colonie de prédilection.

Revenu en France en 1894, il fut appelé quelque temps après au Secrétariat général de la Côte d'Ivoire. On l'envoya bientôt en mission auprès de Samory; il était déjà fort loin dans la brousse, à deux jours du point où se tenait le fils du terrible sultan, lorsqu'il apprend qu'une colonne militaire est en marche derrière lui pour attaquer le redouté chef noir. Sa mission, dans ces conditions, devenait sans objet; il revient presque seul à Grand-Bassam, accompagné seulement d'un jeune commis aux affaires indigènes. Une aussi inexplicable incohérence dans la conduite de nos affaires coloniales aurait dû lui coûter la vie; lorsqu'il parlait de cette aventure, sans en tirer aucunement vanité, il s'étonnait lui-même d'avoir pu revenir sain et sauf à la côte.

Il prend alors le gouvernement intérimaire de la Côte d'Ivoire; c'est là qu'il fut atteint, pour la première fois, d'une crise grave de fièvre bilieuse hématurique.

M. de Lanessan, qui avait apprécié ses rares qualités au Tonkin, le fait revenir de l'Afrique occidentale et le nomme Chef de son Cabinet au Ministère de la Marine. Bonhours avait pour son « Patron » une véritable vénération, une affection toute filiale, un dévouement sans bornes.



BHL

Biodiversity Heritage Library

Bonnet, Ed. 1909. "Le Jardin du Roi en 1822, d'après une facétie rare et peu connue." *Bulletin du
Muse
um national d'histoire naturelle* 15(2), 55–59.

View This Item Online: <https://www.biodiversitylibrary.org/item/27198>

Permalink: <https://www.biodiversitylibrary.org/partpdf/331781>

Holding Institution

New York Botanical Garden, LuEsther T. Mertz Library

Sponsored by

MSN

Copyright & Reuse

Copyright Status: NOT_IN_COPYRIGHT

This document was created from content at the **Biodiversity Heritage Library**, the world's largest open access digital library for biodiversity literature and archives. Visit BHL at <https://www.biodiversitylibrary.org>.